

# «Mandela a réussi à éviter la vengeance»

AFRIQUE DU SUD • **Noirs, Blancs, héros ou bourreaux: Michael H. Wilson a écouté les acteurs de la réconciliation.**

ANNICK MONOD

Ce jour-là, le monde entier a retenu son souffle. Le 11 février 1990, Nelson Mandela était libéré après 27 ans de prison, dans un climat social et politique incroyablement tendu. L'Afrique du Sud pouvait soit sombrer dans la guerre civile, soit réussir sa transition vers la démocratie, après 300 ans d'oppression raciste. Comment inventer une nation nouvelle après le temps de la haine? C'est ce que raconte le réalisateur et critique de cinéma franco-américain Michael Henry Wilson dans «Reconciliation: Mandela's Miracle». Le film a été présenté dimanche au FIFF.

Alternant images d'archives et entretiens réalisés aujourd'hui, ce documentaire vous scotche comme une fiction. L'intrigue est connue: le Prix Nobel de la paix conjoint à Mandela et de Klerk, dernier président blanc, en 1993. Mandela président après le premier scrutin libre du pays, l'année suivante. Et le championnat du monde de rugby en 1995, où l'Afrique du Sud a gagné dans la sueur et la foi sa rédemption aux yeux du monde. Une saga que Michael Henry Wilson retrace notamment à travers les coulisses du tournage d'«Invictus», le film de Clint Eastwood.

## Le tortionnaire et Dieu

La force de «Reconciliation», c'est qu'il donne la parole à des témoins de tous bords: Noirs, Blancs, métis et Indiens, bourreaux et héros, activistes pour la liberté et dirigeants politiques déçus. Adriaan Vlok, qui a couvert des atrocités lorsqu'il était ministre de la Loi et de l'ordre dans les années 80, explique comment il s'est repenti chez les chrétiens «born again». Et le juge Albie Sachs, un Blanc engagé dès la première heure aux côtés de l'ANC, raconte son face-à-face, après la chute de l'apartheid, avec le policier qui avait essayé de l'assassiner avec une bombe qui lui a arraché un bras.

Cette multitude de voix compose une polyphonie remarquablement construite.

Michael Henry Wilson se garde bien de décerner bons et mauvais points, pour mieux donner à voir la complexité du processus de réconciliation. Il réussit un film d'une rare qualité émotionnelle, dont le message porte de façon universelle. C'est évidemment aussi un très bel hommage à Nelson Mandela, désormais trop âgé pour s'exprimer en public. Dommage que ce film ne soit pas /encore diffusé sur les écrans suisses.

«Reconciliation» a été présenté la semaine passée en Afrique du Sud: comment a-t-il été reçu?

**Michael Henry Wilson:** Très bien! Des Blancs aux Noirs, tout «l'arc-en-ciel» sud-africain semble touché, à sa façon. Le ministre des Arts et de la culture a été enthousiasmé: il veut qu'on montre le film dans tout le pays, et surtout dans les townships, où la vie reste très dure. Une grande partie de la population a moins de 25 ans, et n'a pas vécu le combat pour la liberté. Pour eux, connaître le legs de Mandela est une grande source d'inspiration.

## «Il y a chez cet homme une noblesse de cœur qui nous dépasse»

Qu'est-ce qui vous a motivé à témoigner de cette période si particulière dans l'histoire?

Ce projet est né d'une entrevue avec le dalaï-lama, il y a une dizaine d'années. J'étais venu lui présenter mon film «A la recherche de Kundun», qui devait à l'origine parler de Martin Scorsese, mais qui traite finalement surtout du drame tibétain. Il m'a demandé quel était mon prochain projet. La réponse m'est venue sans réfléchir: l'esprit de réconciliation. Immédiatement, le dalaï-lama s'est mis à faire le casting. Il m'a dit: vous devez aller voir Nelson Mandela et Desmond Tutu. C'est en Afrique du Sud que tout a commencé, c'est là aussi que Gandhi a lancé son combat avant de revenir en Inde. J'en suis sorti un peu abasourdi...

Le film n'a pas de discours religieux. Mais quelle parabole...

Je crois que cela tient à la qualité des protagonistes. Nelson Mandela n'est pas une personnalité religieuse, mais il y a l'archevêque Desmond Tutu, qui a toujours été à ses côtés. En fait, plutôt que de religion, il s'agit peut-être de spiritualité. Malgré leurs différences, il y a des convergences extraordinaires entre les figures de Mandela et Tutu, le pasteur Martin Luther King, et le dalaï-lama.

Vous donnez la parole à tous les bords, sans porter de jugement. Un choix qui peut heurter.

Plutôt que de prendre parti, l'idée était d'écouter ceux qui ont vécu ce moment étonnant dans l'histoire de l'humanité. Voyons quelle est leur vérité, voyons ce qui se dégage de la grande «tapissierie» que forment leurs histoires. Aujourd'hui encore, certains pensent qu'il aurait mieux valu faire un procès à la Nuremberg, et pendre les anciens dirigeants. Mais l'Afrique du Sud a réussi à éviter la vengeance qui succède souvent à une guerre raciale.

Une rencontre qui vous a surpris?

Le plus inattendu a été le témoignage de

Frederik de Klerk. Il est arrivé, l'air un peu furibond, et a commencé par refuser de faire l'interview, parce qu'il craignait un film partial. J'ai eu dix minutes pour renverser la vapeur... Puis, en une demi-heure il nous a expliqué comment deux ennemis acharnés et héréditaires peuvent négocier et trouver un terrain d'entente. J'ai été scié par la qualité de cet entretien. En l'écoutant, je pensais à Netanyahu et aux Palestiniens: j'aurais voulu qu'ils soient là...

La réconciliation, c'est un but politique, mais aussi une épreuve humaine: de Klerk dit que chacun a dû «s'élever au-dessus de ses sentiments»...

Capital, ça! Surtout quand on sait que son père a été l'un des architectes de la légalisation de

l'apartheid, en 1948. Quand de Klerk se met à négocier avec Mandela, d'une certaine façon, il tue le père... Il a un côté Gorbatchev. C'était un pragmatique: il a compris que s'il ne lâchait pas du lest, ils allaient tout perdre.

En prison, Mandela dit que lorsqu'un peuple est persécuté, l'opresseur est lui aussi captif: il faut lui tendre la main. Renversant... Et dire que Mandela a pensé la réconciliation dans une cellule à peine plus grande que cette table! Que cet homme ait eu cette hauteur de vue, cette noblesse de cœur, alors qu'il a passé 27 ans de sa vie dans un pénitencier... Il a vu que pour qu'il y ait un avenir commun, il fallait comprendre l'ennemi.

Alors il a appris l'afrikaans, a lu leur poésie, s'est intéressé au rugby...

Plus que ça: il parle de «reconnaître aux geôliers leur humanité»... Cette notion m'a poursuivi: c'est pour essayer de comprendre ça que j'ai fait ce film. Parce que je ne pense pas que j'en serais capable. Le même pouvoir de compassion me frappe chez le dalaï-lama. Il ne parle pas des Chinois comme d'ennemis, mais comme de frères. Des frères qui se trompent, mais qui font partie de la même humanité. Comprendre cela, c'est un sujet inépuisable. Et notre survie en dépend!

Le milieu des années nonante a été le temps du miracle. Quinze

ans plus tard, où en est l'Afrique du Sud?

C'est complexe. Le legs de Nelson Mandela reste, mais l'appliquer dans la pratique, c'est autre chose. Les présidents qui lui ont succédé n'ont pas eu ses qualités d'homme d'Etat. Comme souvent après une révolution, le parti qui a triomphé s'est institutionnalisé, avec beaucoup de corruption. Et si en Afrique du Sud aujourd'hui chacun vote, il subsiste une ségrégation économique. L'immense majorité des pauvres sont Noirs - et le pouvoir économique reste, grosso modo, aux mains des Blancs. C'est un problème immense que l'ANC n'a pas vraiment résolu. I

> [www.reconciliation-mandelasmiracle.com](http://www.reconciliation-mandelasmiracle.com)



Michael Henry Wilson a présenté son film dimanche au Festival de Fribourg. ALAIN WICHT

# Huit petites perles du cinéma d'animation

CARTE BLANCHE À FANTOCHE • **Le festival de Baden projette vendredi un formidable programme réunissant huit courts-métrages.**



Georges Schwizgebel, «78 Tours» (Suisse, 1987). DR

STÉPHANE GOBBO

Après les Journées cinématographiques de Soleure et le Lausanne Underground Film Festival, c'est au tour du festival du film d'animation Fantocche de bénéficier d'une carte blanche offerte par le FIFF. La manifestation, dont la neuvième édition se tiendra à Baden en septembre, projettera vendredi huit courts-métrages ayant comme dénominateur commun une large place accordée à la musique - un clin d'œil au panorama que consacre le FIFF aux musiques noires.

Genre cinématographique toujours d'une incroyable verdeur bien qu'il ait précédé l'invention du septième art (des machines comme le phénakistoscope, le zootrope ou le praxinoscope proposaient, au sens littéral du terme, des dessins animés), l'animation est véritablement le terrain de tous les possibles. Mais vu l'importance de ses coûts de fabrication et le temps considérable à investir pour produire ne serait-ce

qu'une minute, c'est plus dans le domaine du court-métrage que du long qu'il est possible de se livrer à d'audacieuses expériences. La preuve avec le programme monté par Fantocche pour le FIFF, qui contient quelques perles, comme le fameux *78 Tours* (1987) du Genevois Georges Schwizgebel, un des grands maîtres de l'animation helvétique, régulièrement primé à travers le monde.

**Petit poème de trois minutes**, *78 Tours* est une sorte de tableau vivant - le trait de Schwizgebel n'est pas sans évoquer celui d'Edward Hopper - multipliant les mises en abyme le temps d'une valse. Autre petite merveille, qui a remporté l'oscar du meilleur court-métrage d'animation, *Tango* (1981), du Polonais Zbigniew Rybczynski. Un film extraordinaire explorant les notions de cadre, de champ et de plan-séquence d'une manière à la fois extrêmement simple (dans son

idée mais pas dans sa conception) et formidablement audacieuse: dans une pièce filmée en plan fixe, des personnages apparaissent les uns après les autres pour chacun répéter, à l'infini, les mêmes gestes. Dès qu'ils sortent du cadre, les voici qui réapparaissent et refont la même chose, qui enfilent une robe, qui faisant de la gymnastique, qui rasant les murs ou mangeant. Au total, ils sont trente-six à traverser la pièce dans ce court magistral sur lequel Rybczynski aura travaillé sept mois, à raison de seize heures par jour!

Dans un autre registre, *Love & Theft* (2010), de l'Allemand Andreas Hykade, propose un obsédant morphing animé dans lequel d'étranges personnages se font et se défont en musique. Et dans *Mourir de amour* (2004), autre court allemand mais signé Gil Alkabetz, deux perroquets facétieux engagés passent le temps comme ils peuvent... I

> Vendredi à 18h30, CapCiné 6.